NARCISSE AU PANTHÉON

MÉLANGE D'IMAGINAIRE FANTASMAGORIQUE ET DE SCÈNES ÉROTIQUES INCROYABLES, CET OBJET INDESCRIPTIBLE, ET CULTE, QU'EST **«PINK NARCISSUS»** VIENT D'ÊTRE ÉDITÉ EN DVD. L'ÉCRIVAIN **CHRISTOPHE DONNER** REVIENT POUR «TÊTU» SUR CETTE «INCARNATION DE L'ÉROTISME LE PLUS NOBLE».

C'était en 1971, ou en 1972, le film était projeté dans des salles privées parisiennes, fauteuils en cuir, jamais plus de 100 personnes dans la salle, et le soir, tard, dans les rues adjacentes aux Champs-Élysées. Il y avait pas mal de gens célèbres, qui souriaient déjà avant de s'asseoir. On allait voir ce qu'on allait voir. Un film interdit, et anonyme. La politique ne faisait plus scandale. La révolution n'était plus qu'un vieux chiffon. Mais le sexe. Et le sexe des hommes, des garçons, des prostitués, des éphèbes, des petits Arabes, tout ça, c'était encore brûlant, excitant, interdit. Ça ne s'appelait pas encore l'homosexualité, le mot ne s'était pas encore répandu comme la peste du vulgaire sur les anges délicats. On cherchait le mot de la chose. Les violents ont triomphé, comme toujours. Mais dans notre cœur la chose aurait pu s'appeler *pink narcissus*. Nous étions cela. Seize ans, dix-sept ans. Aux côtés de notre amant cinéaste, préfet de police, écrivain, producteur, vieux danseur, nous avions cela qui était dans le film, le goût pour les garçons lascifs, le goût des garçons pour cette lascivité suppliante, à lécher les bottes de m'aimes-tu, me veux-tu, dis-moi que je suis belle et que je serai belle, éternellement! Éternellement... C'est ça, *Pink Narcissus*, un garçon échappé d'un opéra de Massenet *(Thaïs)* ou de Gounod *(Faust)*, un mignon des faubourgs qui se prend pour Marguerite et qui rit de se voir si belle en ce miroir. Qui rit de nous voir si bandés derrière le voile, la toile du film, et qui nous aime, nous rend jaloux. Si on veut encore faire la différence entre l'érotisme et la pornographie, s'il y a encore la chair noble et le cul vulgos, *Pink Narcissus* est l'incarnation de l'érotisme le plus noble. Le plus fastueux. Le porno excite. L'érotisme trouble. Ce que *Pink Narcissus* trouble en nous varie selon les âges, les sexes, les goûts, mais d'une manière générale ce qui fait mal, c'est le festin de l'amoureux sur le corps de l'éphèbe. À toutes les sauces, il le dévore, cuir, jupette, rose, bleu, fumée, il le pose sur tous les autels, c'est une fête sacrificielle. Le sperme arrive comme le sang d'une gorge tranchée, sommet d'un art, d'une audace qui fait de l'amour une tragédie, tourne le délice en répugnance, et le danseur est épuisé, l'objectif souillé. Dans cette salle, à l'époque, tous ces gens bien accompagnés, ces gosses que nous étions, transis, encore croyant à ce tabou, du foutre, au cinéma, et pas un peu, là, plein la gueule, comme le train qui entre en gare dans le film des frères Lumière. On était arrosés de foutre, autant dire les choses comme nous les avons vécues si l'on veut rendre compte du choc que représenta alors ce film. De ce grand malheur ennuyeux, lancinant, agaçant, cet étirement du temps qui va chercher le plaisir aux confins du ridicule et du bouleversement des règles, ce film qui se refuse, résiste encore à tous les commerces du sexe, à toutes les écoles du spectacle, à tous les rayonnages de la mode, et que pour cette raison les gentils ados cinéphiles de blockbusters ne peuvent pas comprendre, trop paresseux, pudibonds. Et ingrats. Peut-être que la vie du cinéma tient entre le moment où le train entre en gare de La Ciotat et l'instant où le foutre de *Pink Narcissus* gicle sur l'écran. Peut-être que, depuis, le cinéma est mort, on ne s'en rend pas compte, on continue de consommer du cadavre à la petite cuillère. Soyons plus raisonnables.

NOUS, LES GOSSES, LES GITONS, LES MIGNONS DE CES MESSIEURS, NOUS AURIONS VOULU QU'ILS FASSENT DES FILMS COMME ÇA AVEC NOTRE CUL.

1928: Buñuel dans *Un chien andalou*, fait gicler l'œil daliesque. 1971: James Bidgood fait gicler le foutre. 2002: Gaspar Noé fait gicler une cervelle irréversible. Disons que les frères Lumière ont marqué leur invention du sceau du sensationnel et qu'il n'est pas un film digne de ce nom qui n'ait son entrée en gare, cette vision scandaleuse, cet instant où les gens ont envie de sortir de la salle. Quand les lumières se sont rallumées, ce soir-là, dans cette salle de projection privée, près des Champs-Élysées, en 1971 ou 1972, il y avait de drôles de sourires. On ne savait pas trop où se mettre. Quoi en penser. Dans quel sens hausser les épaules. Au fond de nous, nous avions adoré ce film qui nous avait fait mal, à nous, les gosses, les gitons, les mignons de ces messieurs, nous aurions voulu qu'ils fassent des films comme ça avec notre cul, notre frimousse, qu'ils nous exploitent à mort, nous vénèrent, laissent pour l'éternité une trace de notre jeunesse, de notre beauté... En ce sens, *Pink Narcissus* nous sauve de tous ces manques de courage, ces manques de fric, ces manques d'amour cinglé. Pour nous, les ados de l'époque, c'est un film éternel. **Christophe Donner**

Capture d'écran Vincent Verde

Pink Narcissus, *de James Bidgood (BQHL Éditions).*